

Dans le silence retrouvé de la salle de classe que les gamins venaient de quitter bruyamment, Henriette ramassait les cahiers laissés par les écoliers sur chaque pupitre. Elle monta ensuite sur l'estrade où trônait son bureau. Elle y posa la pile de cahiers aux couvertures rouges. Mais avant d'entreprendre la correction des travaux de ses élèves, elle saisit l'éponge et essuya le tableau noir d'un large geste circulaire. Quand le tableau fut débarrassé des mots écrits à la craie, avec d'élégantes majuscules et des chiffres d'opérations horriblement compliquées pour ces chères têtes blondes, elle s'arma de son redoutable crayon rouge et s'assit enfin pour commencer son travail.

Souvent, elle souriait en lisant les phrases maladroitement des plus petits avec leurs lettres écrites à l'encre violette au moyen des plumes *Sergent-Major* qu'ils trempaient pourtant avec application dans les encriers blancs et ronds dont les pupitres en bois clair étaient munis.

Ainsi, pour cette jeune institutrice d'une vingtaine d'années qui voyait le temps passer bien vite, l'ambiance

de cette salle de classe, son odeur, sa chaleur avaient quelque chose de rassurant. Elle s’y sentait bien et aimait chacun des enfants qui lui étaient confiés. De temps à autre, elle regardait l’incontournable poêle à charbon dont les braises encore rougeoyantes continuaient à réchauffer la pièce. Sur le côté, la grande carte de France occupait une partie du mur, avec ses fleuves, ses montagnes et les océans qui entourent les terres. De chaque côté du tableau était suspendu un grand compas en bois muni, à l’une de ses extrémités, d’une craie blanche qui permettait de dessiner sur le tableau noir des cercles parfaits. Il y avait aussi une imposante équerre jaune et une longue règle plate ainsi qu’un rapporteur gradué que la maîtresse utilisait fréquemment pour expliquer aux gamins les mystères, pour certains insondables, de la géométrie. Sur le coin de son bureau était posé un globe terrestre qui ne manquait pas d’intriguer les enfants.

Henriette était née à Hauteville, dans cette petite bourgade de Normandie d’à peine trois mille âmes. Ici, tout le monde la connaissait et l’appréciait. Son sérieux et son courage n’étaient plus à démontrer. Depuis plus d’un an maintenant, le village avait retrouvé sa sérénité d’antan malgré les blessures de la guerre. Noël approchait et les enfants avaient salué joyeusement le début des vacances comme ils salueraient probablement de la même façon la reprise de la classe après ces quelques jours de fête.

Pour Henriette aussi, cette période de l’année était agréable. Elle passerait les fêtes au sein de ce qu’il restait de sa famille. Elle s’attendait aux habituelles plaisanteries

de ses cousins sur son célibat. Car c'était une bien jolie fille : tous les garçons à marier du village le savaient et tentaient parfois avec maladresse de la séduire. Ça l'amusa plus que ça ne l'agaçait. Avec ses magnifiques yeux verts, sa longue chevelure brune et sa taille fine, elle ne doutait pas de trouver un jour l'amour de sa vie. En vérité, ces dernières années de troubles ne furent pas propices à la réalisation de tels projets.

La guerre s'était achevée seulement un an plus tôt. En ce mois de décembre 1946, des doutes, des craintes subsistaient. La population avait été traumatisée par l'arrivée des occupants pendant l'été 1940. Henriette, elle-même, avait payé le prix fort et même si aujourd'hui tout semblait rentrer dans l'ordre, elle préférait chasser de sa mémoire des images cruelles.

Son regard se tourna vers les fenêtres de la salle de classe. La lumière du jour avait fortement décliné, mais Henriette constata avec plaisir que la neige tombait. Émerveillée depuis toujours par ce spectacle, elle se leva et s'approcha d'une vitre pour en jouir pleinement comme quand elle était encore une enfant. En quelques instants, le village se para d'une blancheur lumineuse qui contrastait avec la nuit tombante. Elle distinguait encore la place de la mairie avec son gros chêne planté au milieu et, là-bas, l'église dont on ne pouvait plus voir la flèche tant les flocons tombaient abondamment. Des lumières s'échappaient des fenêtres des maisons voisines. Tout semblait bien calme, apaisé. C'était le petit miracle de la neige et de la période des fêtes de Noël.

La jeune institutrice allait regagner son bureau pour terminer ses corrections quand elle remarqua les phares d'une voiture qui passait lentement devant l'école pour s'arrêter au pied du gros chêne. Une portière s'ouvrit. Bien qu'elle ne pût distinguer précisément le visage de la personne qui descendit de la voiture, elle eut la certitude qu'il s'agissait d'un homme assez grand. L'individu portait une valise. Il discuta un moment avec le chauffeur puis referma la portière. Le véhicule contourna le chêne et repartit par la route qu'il avait empruntée pour arriver à Hauteville. Henriette retourna à son bureau.

L'homme hésita un instant. Il remit la casquette qu'il tenait à la main sur sa tête puis il marcha droit vers l'unique hôtel du bourg. Malheureusement, il trouva porte close. Il eut beau frapper, personne ne lui répondit. Étonné, l'inconnu se rendit à la mairie située à proximité, mais à cette heure-ci, les bureaux étaient déjà fermés, tout comme l'église. Le curé n'habitait pas au presbytère de Hauteville, mais dans celui d'une commune voisine dont il avait également la charge. Le voyageur parut dépité. Il vit que l'école était encore éclairée. En désespoir de cause, il décida de tenter sa chance une nouvelle fois. Quelqu'un lui répondrait peut-être et pourrait le renseigner. Il traversa de nouveau la place et vint frapper à la porte de la salle de classe où Henriette finissait son travail.

Le bruit de ces coups la fit sursauter. Pendant de trop nombreuses années, les habitants de Hauteville avaient redouté ces visites tardives. Elle hésita, puis, devant l'insistance des coups, elle se leva. Par la vitre, elle distin-

guait mal la silhouette du visiteur. Malgré ses craintes, elle ouvrit prudemment la porte et tressaillit en découvrant que l'homme qui avait frappé était vêtu d'un uniforme.

— Excusez-moi, mademoiselle, je... Henriette ? dit l'inconnu, stupéfait.

L'institutrice confirma son identité tout en cherchant qui pouvait bien être ce militaire qui l'avait reconnue aussi facilement. L'homme sourit, ce qui permit à la jeune femme de reconnaître son interlocuteur. Sous sa casquette dépassaient des cheveux bruns. Aux coins de ses yeux bleus, de petites rides en forme de pattes-d'oie se dessinaient en même temps que son sourire.

— Père Antoine ? demanda-t-elle, incrédule.

C'était bien le père Antoine. L'homme semblait ravi que le hasard l'ait conduit vers quelqu'un de connaissance. Tout d'abord, Henriette n'en crut pas ses yeux. Une foule de questions lui vint alors à l'esprit. Que pouvait faire ici ce visiteur inattendu ? Et pourquoi aujourd'hui, après toutes ces années de silence ? D'un geste vague, Antoine fit comprendre à la jeune femme que répondre à ses interrogations prendrait un long moment et que sa priorité immédiate était plutôt de trouver un moyen de se réchauffer un peu. Il lui demanda s'il lui était possible de se mettre à l'abri un instant. Confuse, Henriette l'invita à entrer dans la salle de classe en s'excusant de ne pas l'avoir proposé plus tôt, tellement cette visite l'avait surprise. Il la remercia en lui promettant de ne pas la déranger longtemps. Une fois la porte refermée derrière lui, il sentit avec un plaisir

non dissimulé la douce chaleur de l'école qui ne tarda pas à l'envelopper. Henriette le tira par le bras pour l'amener devant le poêle à charbon. Les mains levées au-dessus de la fonte, Antoine demanda s'il était possible de trouver une chambre dans le bourg.

— Il y a bien l'hôtel de la mère Lenain sur la place, mais il est fermé depuis la disparition de son mari et de son fils. Et puis, dit-elle en regardant par la fenêtre, les lumières sont éteintes chez elle. Elle a dû se coucher tôt.

— Pauvre femme ! J'ignorais pour son mari et son fils.

Henriette examinait son visiteur du coin de l'œil. Antoine avait ôté sa casquette qu'il tenait maintenant dans ses mains. Elle reconnaissait les traits fins du visage de l'ancien prêtre de Hauteville, mais elle percevait maintenant dans son regard quelque chose de désespéré, d'éteint, telle une souffrance étrange. Comme la plupart des jeunes filles du village, elle avait été un peu amoureuse de ce jeune curé. Les habitants l'avaient adopté sans difficulté, séduits par l'authenticité de sa foi et l'amour sincère qu'il portait à ses paroissiens. Jamais il n'avait cédé à l'appel de la chair, bien qu'il en eût souvent l'occasion. Le père Antoine se donnait corps et âme pour sa paroisse. Sa modeste église se remplissait tous les dimanches, chacun se félicitant de pouvoir écouter la parole de Dieu sortie de la bouche d'un homme aussi généreux. Il participait aux travaux du conseil municipal aux côtés des notables, entraînait l'équipe de football de la commune, organisait fêtes et kermesses. Oui, Henriette pouvait l'affirmer, le père Antoine avait été aimé de tous, jusqu'à ce jour maudit.

Elle lui proposa une tasse de café qu'il accepta volontiers. Il la suivit dans l'appartement qui jouxtait la salle de classe. Pendant qu'elle préparait le café en lui tournant le dos, Henriette émit quelques craintes. Il lui semblait difficile de trouver un hébergement à cette heure-ci, car elle connaissait particulièrement bien les habitudes de ses concitoyens. Antoine reconnut avoir manqué de jugeote. Il aurait dû prévoir cette situation et s'assurer au préalable d'un hébergement. Par ailleurs, il ignorait que le presbytère était inhabité. Il avait espéré y trouver refuge en dernier recours, mais ignorait que le nouveau curé habitait une autre commune. Lui aussi connaissait bien les habitants de Hauteville, ô combien !

— Nous irons voir la mère Lenain demain matin. En attendant, si cela ne vous dérange pas, vous pourrez dormir sur le matelas, au fond de la classe. Au moins, vous serez au chaud, près du poêle.

— Comme les cancre, sourit-il.

Elle pensait à ce matelas posé sur le sol sur lequel elle couche parfois les plus petits quand elle les sent fatigués. Quand il eut fini son café, elle invita son hôte à la suivre. La porte au fond de l'appartement de fonction donnait directement dans la salle de classe. Antoine suivit docilement la jeune femme, sa valise à la main. Il retrouvait là cette odeur caractéristique des écoles, ces dessins accrochés aux murs, ces grandes cartes de France et ce tableau noir sur lequel le maître écrivait à la craie, tout en haut, la phrase de la morale du jour avec pleins et déliés.

Dehors, la neige tombait de plus belle, mais la nuit s'était installée, pesante et impénétrable. Après avoir posé sa valise, Henriette invita son hôte à revenir dans l'appartement et à s'asseoir à table. Pas question de le laisser le ventre vide par ce temps. Elle s'affaira près de la cuisinière en fonte sur laquelle elle fit chauffer une casserole. Antoine observait en silence le logement de l'institutrice qui lui sembla décoré avec simplicité, mais aussi avec goût. Pendant que chauffait le repas, Henriette pensait à toutes les questions qu'elle mourait d'envie de poser à cet homme qui avait disparu du jour au lendemain sans laisser la moindre explication. Une chose en particulier l'étonnait, c'était cette tenue. Que faisait un prêtre dans un uniforme militaire ? Elle savait parfaitement de quoi il s'agissait, mais comprenait mal que celui qui le portait l'eût échangé contre sa soutane.

Elle servit le modeste dîner en silence. Antoine serra entre ses paumes l'assiette fumante pour réchauffer ses mains.

— Ainsi, commença-t-il, vous êtes l'institutrice du village ?

Elle était en effet l'institutrice de Hauteville depuis quelques années. Il avait bien fallu remplacer le pauvre M. Weil. Antoine hocha la tête. C'était évident. Il marqua un temps d'arrêt puis demanda à Henriette de lui accorder une faveur. La jeune femme se tut, attentive à ce qu'il allait lui demander.

— Il est inutile de continuer à m'appeler « mon père ».



Henriette parut surprise. Il remarqua l'expression interrogatrice sur son visage. Malgré son envie d'en savoir davantage, elle n'osa pas demander plus d'explications, car elle lisait dans les traits d'Antoine une gêne et une tristesse des plus profondes. Le silence devenant pesant, elle se risqua malgré tout à lui poser la question qui lui brûlait les lèvres :

— Vous n'êtes plus prêtre ?

Il la regarda avec soulagement, comme s'il attendait de pouvoir enfin s'expliquer.

— Non, je ne suis plus prêtre, dit-il sur un ton grave.

— Vous ne croyez plus en Dieu ?

Cette question-là, en revanche, il la redoutait. Son regard se détourna de la jeune femme et se perdit dans un coin sombre de la pièce. En réalité, il ne pouvait pas répondre à cette interrogation. Lui-même n'en connaissait pas précisément la réponse. Il choisit de contourner l'épaisseur de ses doutes en empruntant un chemin différent.

— Je vous promets de tout vous raconter, mais pas ce soir, j'ai voyagé toute la journée et je suis fatigué.

— Oh, je comprends. Je vais vous donner des couvertures.

Henriette alla fouiller dans une armoire et en sortit les couvertures qu'elle tendit à Antoine.

— Je ne sais comment vous remercier, dit-il.

— Je suis heureuse de vous aider. D'ailleurs, où auriez-vous passé la nuit si vos pas ne vous avaient conduit chez moi ?

— La Providence, sans doute, sourit-il, sinon je me serais réfugié à la gare. Votre père m'aurait sûrement trouvé lui aussi un coin où dormir. À propos, comment va-t-il ?

Le visage d'Henriette s'assombrit brusquement. Antoine ressentit la douleur qui emplissait ses yeux habituellement si sereins.

— Papa est mort, dit-elle en un soupir.

— Excusez-moi ! J'ignorais.

— Ne vous excusez pas ! Vous ne pouviez pas savoir.

— Les Allemands ?

Non ! Les Allemands n'étaient pour rien dans le décès du père d'Henriette. M. Hutin était mort dans son lit, le plus naturellement du monde. C'était en avril 1942. Il n'aura pas connu la Libération, regretta Henriette. Il avait pourtant tellement rêvé de cet instant historique, lui qui, pendant toutes ces années, avait eu la responsabilité de la gare de Hauteville. Il n'avait survécu à Gisèle, son épouse, que de quelques années. La gare était un enjeu important, pour toute la région. Elle servait de gare de triage et assurait le relais avec Caen, Ouistreham ou Cherbourg.

Henriette regarda Antoine avec des larmes naissantes dans les yeux.

— J'ai failli, moi aussi, perdre la vie à cause de cette gare, dit-elle en nouant nerveusement ses doigts entre eux.

— Comment cela ? Qu'avez-vous donc fait pour risquer la mort ?

Henriette se reprit et sur un ton amusé, essayant d'un doigt ses yeux déjà humides, répondit qu'il était bien tard pour parler de tout cela. À son tour, elle promit de raconter son histoire une autre fois.

— Allez vous coucher ! Vous ne tenez plus debout, dit-elle.

C'était vrai ! La journée avait été longue. Il lui souhaita une bonne nuit et se leva. Chargé des couvertures données par Henriette, Antoine se dirigea vers la porte qui communiquait avec la salle de classe. Il la traversa jusqu'au fond où il fit sommairement son lit en couvrant le matelas des couvertures. Épuisé, il se déshabilla et se coucha. La journée avait été aussi harassante que longue et il ne tarda pas à s'endormir profondément.

De son côté, Henriette mit du temps à trouver le sommeil. Elle ne cessait de penser à ce qui avait pu ébranler à ce point la foi d'un homme d'Église. Retrouver le père Antoine tant d'années après sa disparition rendait celle-ci encore plus mystérieuse. Pour bon nombre des habitants, le prêtre avait fui devant l'ennemi. Les Hautevillais eurent le sentiment d'avoir été abandonnés par leur curé. Pour d'autres, le prêtre avait été exécuté en secret par les Allemands. L'évêché mit du temps à le remplacer. Dès son arrivée, le père Raymondin s'efforça de renouer les liens avec la population, mais il n'avait pas la disponibilité et l'enthousiasme communicatif du père Antoine, peut-être parce qu'il devait se partager entre plusieurs autres paroisses. Le vénérable père Raymondin, malgré sa bonne volonté, ne parvint jamais à faire oublier complètement le jeune et populaire père Antoine.

La neige avait continué à tomber pendant toute la nuit. Quand Henriette se leva, le village était recouvert d'une lumineuse couche blanche. Elle prit garde de ne pas faire trop de bruit afin de ne pas réveiller son hôte. Mais elle distingua bientôt des pas dans la salle de classe. Antoine était debout. Elle ouvrit un peu la porte et entendit nettement que quelqu'un bougeait au fond de la salle.

— Père Antoine ? Vous êtes réveillé ? demanda-t-elle timidement.

— Oui, Henriette, vous pouvez entrer, je vous en prie. Il avait replié soigneusement les couvertures.

— Avez-vous bien dormi ?

— Oui ! J'en avais bien besoin.

— Venez ! Je vous ai préparé un petit déjeuner.

Il suivit Henriette jusque dans son appartement et se réjouit de voir sur la table des choses qu'il avait perdu l'habitude de consommer. Café noir, beurre fermier, confitures, pain, tout lui semblait si bon.

— Comment vous remercier, Henriette ? C'est trop.

La jeune institutrice sourit. Un tel repas n'était pas rare dans nos campagnes. Elle se demanda d'où il pouvait bien venir pour s'extasier ainsi devant des choses aussi simples et aussi banales.

Elle s'assit devant lui et l'observa tout en portant son bol de café à ses lèvres. Visiblement, il prenait un réel plaisir à déguster ses tartines. Quand il aurait terminé,

elle l'emmènerait chez la mère Lenain de l'autre côté de la place. Qu'une jeune fille convenable et célibataire héberge un homme sous son toit, à plus forte raison un ancien curé, n'aurait pas manqué de faire jaser le voisinage.

Le retour d'Antoine allait faire parler. De cela, Henriette était déjà convaincue.